

GUDULE

LA PRINCESSE CLIGNOTANTE



LARD-FRIT

5 F

GUDULE

Gudule, elle est bourrée de talent. Mais j'ose pas trop lui dire en face, parce que telle que je la connais elle va rougir comme une pivoine et elle risque de faire une poussée d'herpès. (Après, son mec ne voudra plus l'embrasser, elle va flipper, et patati et patata, j'ai pas envie qu'on se fâche).

Alors tiens, puisqu'elle n'est pas là, j'en profite pour déballer mon sac à son sujet. Mais surtout ne lui répétez pas tout ce que je vais dire sur elle... Non, finalement vous pouvez lui répéter. Enfin si vous l'aimez, écrivez au journal, je transmettrai.

Gudule, c'est une gueuzesse toute pleine de contradictions. Moi je trouve ça vachement humain. Elle est capable de passer de la féministe pure et dure à la mère poule en un instant. Mais faudrait vraiment être con pour s'attarder à regarder ces métamorphoses. Elle possède des trucs autrement plus intéressants. Son charme, par exemple. Je ne suis pas sûr qu'elle s'en rende compte, mais tous mes copains (moi, j'ai pas le droit de le dire) craquent en lisant ses textes. Et je ne parle pas de sa photo que j'ai accrochée à mon mur : j'ai dû la mettre sous cadre métallique

branché sur le 220v pour éviter les vols. C'est comme ça : elle a du charisme.

Bon. Là je suis vachement en train de l'encenser. Quand je pense qu'en plus elle est timide ! Car si elle parle de zizi ou de quéquette sans détours, si elle psychanalyse nos braguettes, elle n'a jamais perdu cette incroyable pudeur de caractère qui permet aux gens biens de pouvoir tout dire sans être vulgaires.

Si vous pensez que je suis partial, vous avez raison. Mais ça fait tellement de bien de ne pas chercher à être objectif. Gudule, si j'étais un riche éditeur, je te ferais un pont d'or. En attendant, on va ramer un peu côte à côte. Faut encore que je dise quelques mots sur Carali, et après, tu nous racontes une belle histoire comme toi seule sait le faire.

Jean-Louis LE BRETON

GUDULE

CARALI

Si je fais une déclaration d'amour à Carali, il serait bien capable de virer pédé et j'aurais l'air d'un con parce que je ne suis jamais allé au bout de ce fantasme. De toute manière, Paul est obsédé par les femmes. Je le comprends. Moi-même je... mais je m'égare. Je voulais simplement vous dire que quand je lui ai demandé d'illustrer le texte de Gudule, il a accepté sans réserves. Ça m'a fait plaisir, mais en même temps ça m'a agacé. Je sais comment il est, et je le crois suffisamment sans-gêne pour sauter sur l'occasion (si j'en puis dire) et draguer Gudule. Il pourrait même lui faire des gosses. (Ne pas oublier que c'est un Oriental, la famille, tout ça...). Bon, j'arrête sinon je vais devenir jaloux alors qu'il n'y a aucune raison de l'être.

J-L. L.B.



LA PRINCESSE CLIGNOTANTE



Un jour, la cent quarante huitième épouse du Calife Haroun Arachide mit au monde une petite fille. Mais à la grande consternation de la cour, le bébé s'avéra d'une laideur peu commune. Et encore, le mot est bien faible ! On s'empressa de convoquer toutes les guérisseuses et tous les sages du califat afin de remédier à ce déplorable état de choses. Ils étalèrent sur le vilain petit visage crèmes et onguents, cataplasmes de plantes, huiles et macérations, sans le moindre résultat, si ce n'est des poussées de boutons de formes et de couleurs diverses. On jeûna, on invoqua le prophète, on leva des impôts supplémentaires afin de construire une mosquée pour qu'Allah daignât enfin poser son auguste

regard sur la gueule pas possible de la petite princesse, rien n'y fit. Le Très-Haut fit celui qui n'était pas concerné, et l'enfant, que l'on avait nommée Gandoura, ne s'améliora pas, au grand déplaisir de ses proches que sa seule vue agitaient de vomissements incoercibles. Or, un jour, une Magicienne se présenta devant le Calife et lui parla en ces termes :

— Que la bave du Très-Haut t'inonde comme une rosée parfumée, ô Très Sage Haroun Arachide. La renommée de ta fille Gandoura est parvenue jusqu'à moi, et l'on dit que sa hideur est si grande que l'existence de sept centaines serait trop courte pour en faire le tour. Paraît même qu'en grandissant, ça s'arrange pas du tout. Et elle aura bientôt dix ans. Alors, faut pas demander. J'ai quelques dons magiques, peut-être pourrais-je mettre un terme au malheur de cette pauvre enfant, qu'il fallait qu'Allah soit drôlement bourré la nuit où il a béni ton auguste copulation. Enfin, passons...

Le Calife, le cœur empli d'espoir, emmena la magicienne dans la chambre de Gandoura. Après l'avoir regardée, et avoir abondamment vomi dans l'une des nombreuses cuvettes de vermeil prévues à cet effet, la vieille femme murmura :

— Ben mon cochon, si je connaissais pas le vieux proverbe arabe qui dit :

« jamais calife dans ses couilles
N'aura du sperme de grenouille ! »
je me poserais des questions !

Et elle ajouta tristement :

— Le mal est plus grand que je ne le pensais ! Il n'est point en mon pouvoir de te rendre belle à temps plein, pauvre petite, mais seulement dans les moments où tu serais malheureuse. Aussitôt que le bonheur illuminera ton visage, il redeviendra l'épouvantable tronche que voici. Enfin ! Tu n'auras qu'à être malheureuse le plus souvent possible !

Et avec un soupir de lassitude, elle brandit sa baguette magique qu'elle enfonça dans ce qui servait de trous de nez à Gandoura, en prononçant des paroles cabalistiques. Aussitôt, un tourbillon de paillettes d'or enveloppa l'enfant qui, sous les yeux des assistants médusés, devint d'une beauté éblouissante. Un concert d'applaudissements salua la métamorphose. La petite princesse réclama aussitôt un miroir. Mais à peine eut-elle contemplé le reflet de son ravissant minois, et laissé éclater sa joie, qu'elle redevint encore plus moche qu'avant. Un « ôôôô » de désapointment parcourut l'assistance.

Après un instant de surprise, Gandoura se mit à pleurer. Son visage, aussitôt, reprit sa beauté radieuse, et l'assistance applaudit une seconde fois en disant « aaaaaa ! ».

Devant la nouvelle transformation, les larmes de l'enfant se muèrent en sourire, et elle s'exclama : « Quel bonheur ! je suis de nouveau belle ! ». Et immédiatement, elle redevint laide.



Et ainsi de suite. Au bout de trois quart d'heure, le manège n'amusa plus personne. Chacun retourna à ses occupations en commentant l'événement, et la vie reprit comme avant. La petite princesse fit tout ce qu'elle pouvait pour être très malheureuse, et ses suivantes l'y aidèrent de leur mieux. Elle la frappaient, l'insultaient, et la faisaient souffrir avec beaucoup de dévouement. Mais aussitôt que Gandoura devenait belle, elle oubliait tout pour se laisser aller à sa joie... et aussitôt tout le monde vomissait en chœur. Cette succession incessante de beauté et de laideur était très éprouvante. On compta cette année-là un si grand nombre de dépressions nerveuses parmi le personnel du califat qu'Haroun Arachide finit par s'alarmer. Il avait lui-même renoncé à rendre visite à sa fille, car cela lui causait d'atroces migraines, mais son amour paternel en souffrait. Et lui causait des brûlures d'estomac. Afin de trouver une solution à cet épineux problème, il convoqua au palais un vieux sage nommé Abou Abou qui vivait dans les montagnes du Caucase en se nourrissant de limaces, et dont on disait le plus grand bien. Après avoir écouté attentivement le récit du Calife, Abou Abou lui dit :

— Ô Prince très sublime, décrète dans Bagdad un deuil national et permanent. Proscris de ton royaume le rire, le sourire et la joie intérieure. Que toute manifestation de bonheur encoure la peine capitale. Que l'auteur de la moindre

rigolade péricule dans d'atroces souffrances. Que l'exultation mène à la torture la plus abominable, et que le contentement, la satisfaction et la jouissance soient les trois mamelles de la mort !

Ainsi fut fait. Bagdad devint la ville la plus sinistre de tout l'Orient. On n'y entendait que le bruit des sanglots, des pleurs et des lamentations. Et les habitants y traînaient leur existence comme un désolant fardeau. Chaque jour, Gandoura se promenait dans les rues de la ville. Mais c'était une enfant au cœur dur. La souffrance d'autrui l'amusait, si bien que la tristesse ambiante lui mettait l'âme en fête. Et que le cycle infernal recommençait sur son visage.

Devant l'inefficacité de son conseil, Abou Abou dit au Calife :

— Fais construire une tour d'ivoire blanc dans laquelle tu enfermeras ta fille. Cette tour ne devra contenir aucun miroir, ainsi Gandoura ne pourra s'y réjouir de sa beauté. Les domestiques qui l'entoureront seront d'affreux sadiques, qui l'épouvanteront par leur méchanceté, et nulle autre personne ne franchira la porte. Ta fille sera la princesse la plus malheureuse de tout l'Orient, mais sa beauté sera sans faille. Ou alors vraiment, c'est qu'Allah se fiche de notre gueule qu'on dirait d'ailleurs que c'est le cas depuis le début de cette putain d'histoire !

Et l'on construisit la tour d'ivoire où l'on enferma Gandoura, en compagnie de quatre domestiques d'une cruauté inimaginable, choisis

parmi dix mille postulants, tous bourreaux patentés.

Quelques jours passèrent. Les habitants de Bagdad tremblaient en regardant la tour épouvantable, qui hantait leurs nuits de cauchemars. Ce qui se passait là était un avant-goût de l'enfer. Des plaintes s'en échappaient souvent, qui couraient le long des murailles comme des monstres tentaculaires, ou de sourds grondements, des râles d'agonie. Au bout d'une semaine, le Calife, malgré sa répulsion, décida de se rendre compte par lui-même du résultat, et pénétra dans la tour, suivi de ses courtisans apeurés. Il trouva les quatre domestiques, en petit tas, dans un coin, les yeux hagards et sanglotant à fendre l'âme. Après six mois d'hôpital psychiatrique et trente deux électrochocs, l'un d'eux fut capable de parler et expliqua :

— Nous avons commencé à supplicier la princesse. Mais elle est masochiste. Plus elle souffrait, plus elle devenait laide, parce qu'elle aimait ça. Elle s'est prise pour nous d'une passion inouïe. Et l'amour la rendait abominable comme jamais. Le seul moyen de lui donner une apparence supportable était de l'attrister en la comblant de gentilleses. Alors, on a marché contre notre nature, et nos nerfs ont lâché.

Et en disant ces mots, le pauvre homme, en proie à une crise suraigüe, se roulait par terre en labourant son visage de ses ongles. On dut



l'abattre sans tarder. Remué par ce poignant spectacle, le Calife poussa un profond soupir.

— Allah, supplia-t-il, Allah, c'est un père qui se traîne à tes pieds et dont le front se souille dans la poussière. Fais quelque chose, merde, ou je deviens dingue !

Pendant des lunes et des lunes, le Calife implora le Très-Haut. Ainsi que toute la cour, la ville de Bagdad, et l'état tout entier. Et ce peuple qui priaient et élevait ses supplications stridentes vers le ciel faisait un tel vacarme qu'Allah n'arrivait plus à fermer l'œil de la nuit, ni à faire ses mots croisés, ni à niquer ses fatmas dans son grand sofa de nuages. Alors, de guerre lasse, il étendit sa Très Sainte main sur la tête de Gandoura en prononçant de sa Très Sublime et Magnanime voix ces mots que le vent emporta à travers l'espace comme une brise caressante :

— M'en vais lui foutre une vérole, à celle-là, dont vous me direz des nouvelles !

Ah ! Pour une vérole, ce fut une belle vérole ! Purulente, trouante, putréfiante, et tout ! Jamais la petite Princesse ne fut plus jolie ! Car tandis que le mal ravageait son corps, rongait ses chairs, et décomposait ses organes, elle était anéantie par un tel désespoir qu'elle resplendissait comme la lune au sein du firmament. On venait du monde entier contempler sa radieuse agonie. Les Princes de tout poil se pressaient en foule au pied du lit où, irréelle et splendide, elle pourrissait lentement. On compta cette année-là

plus de huit cent suicides parmi les têtes couronnées, et lorsque Gandoura mourut dans une apothéose de beauté inouïe, on eût dit que l'astre du jour en personne s'éteignait dans le baldaquin précieux où elle reposait. L'admiration soulevait la foule d'une houle vertigineuse, et vingt mille personnes périrent écrabouillées par ses vagues puissantes. Lorsqu'on ferma les yeux de la princesse, une paix quasi divine s'installa sur son visage. Elle avait cessé de souffrir. Aussitôt, et pour la dernière fois, elle redevint laide, et tous les assistants se reculèrent avec horreur. Le palais et tous ses occupants furent engloutis sous les vomissements de la foule et il n'y eut que fort peu de rescapés. Comme quoi, quand on naît avec une sale gueule, c'est vraiment pas la peine de faire chier tout le monde, vaut mieux s'accepter tel qu'on est. D'ailleurs moi, je crois pas à la chirurgie esthétique !

Fin

LARD-FRIT

HORS SÉRIE N°1

Supplément à LARD-FRIT N°6

**J'AURAIS PU DONNER
UN TITRE
À CETTE COLLECTION,
MAIS JE NE L'AI PAS FAIT.**

— Tu parles d'un événement ! Un numéro hors série de LARD-FRIT !

— Non ?

— Si. On dit même qu'il s'agit d'un texte de mère Gudule.

— La supérieure ?

— Elle-même ! D'ailleurs, je l'ai trouvé dissimulé dans sa cornette. Seigneur, quelle histoire !

(extrait du « Dialogue des Carmélites »)

Lard-Frit est édité par Jean-Louis Le Breton, 34, rue Henri Chevreau, 75020 Paris - 358.25.98 —

Lard-Frit ne bénéficie pas de la commission paritaire et paie ses timbres au prix fort. L'abonnement est donc de 50 F pour 12 numéros, port compris.